

Amour, suppléance
et autres catastrophes

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Amour, suppléance et autres catastrophes / Andrée-Anne G. Dufour

Nom: G. Dufour, Andrée-Anne, 1992- , auteure

Identifiants: Canadiana 20210069392 | ISBN 9782897836467

Classification: LCC PS8613.A226 A62 2022 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture: Freepik

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ANDRÉE-ANNE G. DUFOUR

Amour, suppléance
et autres catastrophes



LES ÉDITEURS RÉUNIS

1

Le divan orange

Assise sur notre immense divan orange trouvé sur Kijiji pour quelque vingt-cinq dollars, je regarde mes pieds enflés après avoir trop dansé dans des chaussures jamais portées auparavant. Roxanne, ses cheveux auburn tout défaits, me demande si je veux un autre verre, ce que je refuse, ayant déjà bu beaucoup trop de vin et de gin tonic pendant le bal. Je n'arrive pas à croire que nous avons terminé. Nous sommes enseignantes au préscolaire et au primaire.

Moi, Marie-Louise Archambault-Girard, j'ai enfin obtenu mon diplôme.

J'aurais cru que je me sentirais différente. J'ai toujours perçu la fin de mon baccalauréat comme étant l'accomplissement ultime qui ferait de moi une adulte. J'ai terminé mes études aujourd'hui, mais je ne ressens pas vraiment de différence. Avec le diplôme, j'aurais aimé avoir un petit mode d'emploi qui me donnerait des indications pour la suite. Quelque chose comme *Le petit guide de la vie adulte* ou *Comment devenir un adulte accompli en douze étapes simples*. Roxanne Auger, elle,

semble avoir reçu un exemplaire de chacun. Demain, elle déménagera avec son chum Éric à Montréal, dans son condo. Elle a déjà été engagée à l'école privée qu'elle fréquentait lorsqu'elle était petite. Elle terminera l'année d'une autre enseignante qui a quitté sa classe deux mois à peine avant les vacances, et elle est certaine d'obtenir un contrat pour l'année suivante.

En ce qui me concerne, c'est un peu moins clair. Je viens d'une région dite éloignée, mais pas assez pour qu'on s'arrache les profs qui sortent de l'université. Je ne sais pas si c'est la Petite Maison Blanche ayant résisté au déluge qui attire tous les jeunes profs au Saguenay ou la Pyramide des Ha! Ha! entièrement construite en panneaux « Cédez le passage », mais le fait est que la pénurie d'enseignants qui touche les grands centres et les (vraies) régions éloignées ne touche pas vraiment MA région. C'est donc de la suppléance qui m'attend pour la fin de l'année... et toutes les prochaines, probablement.

Mais je ne veux pas y penser tout de suite. Du moins, j'essaie de ne pas y penser.

Je lève les yeux vers Roxanne. Je la regarde se concocter un verre à base d'un fond de bouteille de liqueur de banane. Elle s'assoit à mes côtés sur le divan orange.

— Peux-tu croire que nous avons vécu dans cet appartement pendant les trois dernières années? Ç'a tellement passé vite!

Je ne peux effectivement pas y croire. Nous nous sommes rencontrées lors de notre entrée à l'université et avons emménagé ensemble l'été suivant. Roxanne vient d'une famille aisée de Montréal et a eu la chance de voir toutes ses études et son appartement payés par ses parents, même si elle avait fait le choix de quitter le nid familial pour aller à Québec. Pour ma part, mes parents m'avaient bien fait comprendre que si je choisissais d'aller à l'université à Québec au lieu de rester au Saguenay, je devrais payer mes études. Et c'est ce que j'ai fait.

Nous avons habité un quatre et demie qui pourrait être qualifié de « correct ». Même si Roxanne avait les moyens de se payer (ou plutôt de se faire payer) un appartement plus grand et plus joli, elle a accepté dès le départ ce logement des plus modestes. Nous avons pu le décorer à la hauteur de nos moyens, via Kijiji et Marketplace la plupart du temps, et je dois dire que j'ai réellement été heureuse ici.

— Allez ! S'il te plaît ! Prends un dernier verre avec moi, me supplie mon amie. Arrête de penser à ce qui s'en vient, tu y penseras demain !

Roxanne me connaît trop bien. Elle sait que je suis à la fois nostalgique de nos années ensemble et anxieuse de celles à venir.

— OK, ça va. Un dernier. Il reste du gin ? J'ai déjà mélangé assez comme ça au bal...

— Non, mais je peux te faire un Banana cocktail à la Roxanne!

— L'offre est tentante, mais je pense que je vais me contenter d'une bière.

En buvant notre dernier verre avant notre entrée dans la « vie d'adulte », nous parlons de toutes les aventures que nous avons vécues dans cet appartement. Nous nous rappelons les sorties que nous avons faites, les soirées que nous avons organisées, les vêtements que nous nous sommes empruntés au point de ne plus savoir à qui ils appartenaient, les garçons qui ont eu de plus ou moins longs passages dans nos vies respectives (surtout dans la mienne puisque Roxanne est avec Éric depuis deux ans déjà), le fait que je n'ai jamais lavé la salle de bain en trois ans et que Roxanne n'a pas touché une seule fois à l'aspirateur...

Roxanne est en train de s'endormir. C'est une situation classique. Elle souhaite toujours prendre un dernier verre lorsqu'on rentre après une soirée, mais finit inmanquablement par s'assoupir sur le divan orange. Comme d'habitude, je la couvre d'une couverture et je vais me coucher dans mon lit.

Demain, on déménage.

2

De l'autre côté du parc des Laurentides

Il y a quelques minutes, Roxanne a embarqué la dernière boîte dans le camion qui la ramène à Montréal. J'aurais cru que ça prendrait la journée, mais toute sa famille, son chum, ainsi que mes parents ont débarqué dès sept heures trente. Ça n'a donc pris que quatre heures. Mon père, Marc, du haut de ses six pieds trois pouces, est très fier de la rapidité avec laquelle les choses se sont déroulées. Heureusement que nous avons eu toute cette aide, puisque dans l'état où nous sommes levées, je doute fortement que nous ayons été aussi productives à nous deux. Ma mère, Louise (de qui je tiens la deuxième partie de mon prénom et mes cheveux bruns), a d'ailleurs soulevé mon état général.

— Franchement, tu aurais pu t'abstenir de boire, hier soir, comme tu déménageais aujourd'hui.

Un commentaire de mère.

Je pense que, normalement, n'importe quelle personne serait heureuse que son déménagement n'ait pris que quatre

heures, surtout considérant le peu de boîtes qui étaient faites. Mais pas moi. J'ai une énorme boule dans l'estomac. J'ai envie de vomir. Si nous étions dans un film, une voix hors champ dirait « C'était le début d'un tout nouveau chapitre pour Marie-Louise ». Mais nous ne sommes pas dans un film, il n'y a pas de voix hors champ et j'ai juste mal au cœur.

Malgré mon angoisse et ma tristesse de voir ma meilleure amie partir vers la vie adulte et de savoir que je ne la reverrai peut-être que quelques fois par année, ou pire, une fois par année, ou pire, jamais, je la serre dans mes bras.

— Je te promets de t'envoyer des photos et de te texter chaque jour.

Je lui dis ça comme si elle avait besoin de l'entendre, mais, en réalité, c'est moi qui ai besoin de l'entendre me répondre :

— Moi aussi, promis.

Elle prend donc place dans le camion à côté de son chum. La voiture de ses parents les suit. Le soleil brille. Je leur fais au revoir en songeant qu'une telle scène serait très clichée dans un film. Mes parents me font signe qu'il est temps que nous partions vers le Saguenay. Marc vérifie les sangles du camion une dernière fois, un geste typique de père, et c'est un départ. Je monte dans le camion avec mon père et ma mère nous suit à bord de ma voiture, affirmant que je ne suis pas en état de conduire. Je suis en état, mais tant pis si elle refuse de me croire. Je pourrai en profiter pour dormir un peu pendant que mon père conduit.

On dirait que je ne me souviens plus vraiment de l'émotion que je ressens habituellement lorsque je prends la route pour retourner chez mes parents. Normalement, il me semble que je suis contente. Ce chemin est synonyme de fête et de vacances, en général. Aujourd'hui, il est synonyme d'angoisse.

— Veux-tu aller manger du McDo à l'entrée du parc ? me propose mon père.

D'ordinaire, je dirais oui. Qu'y a-t-il de meilleur qu'un McDo sur la route ? Mais j'ai mal au cœur. Et je ne crois pas que ce soit dû à mes excès d'hier.

Je regarde les arbres défilier par la fenêtre. Je me vois dans le rétroviseur de la voiture, les cheveux bruns plus ou moins arrangés, le regard triste à travers mes lunettes un peu descendues sur le bout de mon nez. Malgré moi, je ne peux m'empêcher de penser que ça ferait un très bon vidéoclip.

Ma journée entière ressemble à une vidéo de chanson triste.

— Qu'est-ce que tu as ? me demande mon père, remarquant sûrement mon air un peu abattu.

J'aimerais répondre honnêtement, mais je devrais verbaliser l'angoisse qui me tord les tripes. Et verbaliser mon angoisse, généralement, me fait réaliser à quel point je n'ai pas réellement de raisons d'être angoissée, ce qui fait augmenter mon sentiment d'angoisse.

— Rien, dis-je simplement.

Il semble se contenter de ma réponse.



Lorsque nous arrivons à la maison, mon frère de quatorze ans, Jacob, est absent. Mon père lâche quelques sacres en disant qu'il l'avait pourtant texté en partant de Québec et qu'il aurait dû être à la maison pour l'aider à décharger le contenu du camion. Je lui dis que nous pouvons facilement nous débrouiller sans lui, nous n'avons que mon lit et quelques meubles à déménager, ainsi que le divan orange que j'ai pu garder. Il paraît à moitié rassuré par ma proposition et ouvre la porte du camion. Nous sortons la plupart des meubles et les plaçons dans le garage, puis rapportons mon lit dans ma chambre.

Ai-je précisé que je retournais vivre chez mes parents «le temps que les choses se placent»?

C'est la formulation officielle qu'on a donnée à mon retour ici. «Marie-Louise revient le temps que les choses se placent pour elle.» J'ignore ce que ça veut réellement dire, puisque j'ignore quelles sont ces «choses» qui sont censées «se placer» pour moi. Est-ce qu'on parle du fait que je n'ai pas de chum? Pas vraiment d'emploi? Pas tellement d'argent? Pas d'appartement? C'est très vague. J'imagine qu'on l'explique dans le mode d'emploi de la vie adulte. Malheureusement, je ne l'ai pas reçu. J'aurais dû demander son exemplaire à Roxanne avant qu'elle parte. J'ai l'impression qu'elle en a déjà compris l'essentiel de toute façon.

Je pense sincèrement que mes parents sont contents que je revienne vivre avec eux. Mon frère n'est pas l'être humain le

plus facile à vivre et mes parents, surtout mon père, apprécient ma compagnie. C'est surtout moi qui ne sais pas trop comment vivre avec la situation.

À vingt-trois ans, je pensais que j'aurais déjà une maison, un mari (pas juste un chum : un mari) et un bébé en route. En région, ou en tout cas, dans ma famille élargie, c'est l'ordre des choses auquel on s'attend. Mes cousines, qui ne sont pas allées à l'université, ont déjà tout ça, elles. Ma petite fille intérieure n'avait cependant pas placé « avoir un baccalauréat en poche » dans ses rêves. Disons que les films de princesse que j'écoutais à six ans ne mettaient pas l'accent sur la réussite des études et la carrière. Je ne sais pas si cet accomplissement réussit à contrebalancer les aspects de ma vie moins satisfaisants, mais, une chose est sûre, je suis réellement fière d'avoir obtenu mon diplôme. Par contre, le reste de ma liste de souhaits est loin d'être sur le point de se réaliser. En même temps, je ne me sens pas malheureuse. Un peu nostalgique, sans doute, mais pas malheureuse.

Je ne sais plus trop ce que j'attends. Ce qui m'angoisse, ce n'est pas de ne pas avoir atteint mes « buts », mais plutôt de ne pas savoir quel est mon prochain objectif. Mes buts étaient assez superficiels, en réalité. Ils étaient liés à l'image que je me faisais de la vie adulte, mais il n'y a pas qu'une seule sorte d'adulte. Je dois donc me trouver de nouveaux buts d'adulte moins superficiels. En fait, je ne sais pas si le mot « superficiel » convient, mais, faute de mieux, c'est celui que j'utiliserai dans ma quête de nouveaux buts.

Amour, suppléance...

N'empêche que, pour l'instant, j'ignore quel est mon prochain objectif. Par contre, je sais que je vais commencer à faire de la suppléance dans quelques jours.

Voici donc mon nouvel objectif provisoire : commencer la suppléance et y survivre.

3

Le premier appel

Lundi matin. Début mai.

J'ai donné mes disponibilités vendredi dernier au centre de services scolaire pour pouvoir commencer la suppléance ce matin. Il paraît que, bientôt, les suppléances seront toutes attribuées par texto, mais, pour l'instant, je devrai me faire amie avec la répartitrice. Je me suis donc levée à six heures trente, je me suis maquillée, coiffée, habillée, j'ai déjeuné et j'ai fait mon lunch. Et maintenant... j'attends.

7 h 10. Aucun appel.

7 h 24. Aucun appel. J'entends l'autobus qui passe dans mon quartier pour amener les enfants à l'école.

7 h 48. Aucun appel. Je vérifie que la sonnerie de mon téléphone est activée.

7 h 59. Aucun appel. Il doit y avoir un problème avec mon dossier. Ont-ils le bon numéro ?

8 h 06. Aucun appel. Mon père passe près de moi et me voit assise toute raide sur le divan du salon, cellulaire en main.

— Qu'est-ce que tu fais ? me questionne-t-il.

— J'attends un appel de la répartitrice pour de la suppléance.

— Oui, ça, je le sais. Mais pourquoi tu fixes la télévision éteinte depuis une heure ?

Il quitte le salon sans obtenir de réponse... J'ai mal au ventre.

9 h 17. Aucun appel. Je me demande ce que je dois faire... En réalité, je suis fatiguée. Devrais-je retourner me coucher ? Et s'ils appellent ?

11 h 06. Aucun appel. Je dîne tôt, au cas où on m'appellerait et que je doive partir rapidement de la maison.

13 h 12. Aucun appel.

Je me résous à penser qu'on ne m'appellera pas. Que pourrais-je faire pour m'occuper ? Je décide de lire un livre sur la suppléance que j'ai acheté. Je l'ai déjà lu, mais on n'est jamais trop bien préparé, selon ce que Roxanne m'a dit.

Le soir, je me couche tôt pour être prête pour demain. On ne sait jamais quand le téléphone va sonner.



Mardi matin.

Je me lève, me prépare et attends. J'attends encore toute la journée. Et rien. Aucun appel. Je me dis que si je n'ai

pas d'appel demain non plus, je vais téléphoner à la dame du centre de services scolaire à qui j'ai donné mes disponibilités. Peut-être ont-elles été mal entrées dans le système? C'est possible.



Mercredi matin.

Je me lève, me prépare et attends.

7h42. Le téléphone sonne.

— Bonjour, madame Archambault-Girard, ici la répartitrice de la centrale de suppléance. Seriez-vous disponible aujourd'hui?

— Attendez, je vais vérifier.

Mais pourquoi j'ai dit ça? Pour avoir l'air d'une suppléante en demande? Je me sermonne intérieurement tout en consultant pour vrai le contenu vide de mon agenda.

— Oui, je suis disponible toute la journée.

Elle semble contente et me donne le nom de l'école avant d'ajouter:

— Vous remplacez madame Nathalie, en quatrième année. Les cours commencent à huit heures. Avez-vous le temps de vous rendre sur place ou préférez-vous que je les avertisse que vous serez un peu en retard?

Stupidement, je réponds que j'habite tout près et que je serai arrivée à temps.

J'habite effectivement tout près, en treize minutes selon mon GPS. J'ai parlé trois minutes au téléphone avec la réparatrice et, le temps que je sorte de la maison, il était sept heures cinquante. Même en roulant au-dessus des limites, je n'arriverai jamais à temps.

J'ai mal au cœur. J'ai chaud.

J'arrive finalement à l'école en pleine crise de panique (presque). Il est huit heures sept. Je sonne à la porte de l'école et me présente à la secrétaire comme la remplaçante de madame Nathalie. Heureusement, on dirait que les classes ne sont pas commencées puisque les élèves sont encore dans le corridor à changer de chaussures.

— Je commençais à me demander si vous alliez arriver, lâche-t-elle, l'air inquiète. Mais, je comprends, c'était un appel de dernière minute. Madame Nathalie a appelé ce matin pour dire qu'elle était malade, donc il n'y a rien de planifié pour la journée.

Elle m'indique où trouver la classe et m'informe que madame Sophie, l'autre prof de quatrième année, pourra probablement m'aider.

J'entre dans la classe en catastrophe. Je me tourne vers les élèves, le manteau sur le dos et le sac sur l'épaule, et réalise alors qu'ils doivent voir la panique dans mon visage. Je dis précipitamment :

— On fait la routine habituelle. Laissez-moi deux minutes pour arriver, lisez un livre et je vous reviens.

Les élèves n'ont pas en tête de faire la routine habituelle. À moins que la routine habituelle ne soit la suivante : parler fort, se lever pour aller jaser avec un élève à l'autre bout de la classe et lancer des choses. Je pensais que les élèves ne lançaient des choses que dans les films. Ça ne m'est jamais arrivé pendant mes stages. Je lâche d'une grosse voix :

— J'ai dit : la routine habituelle.

Je réussis à avoir un impact sur quelques élèves, mais la majorité continue de parler. L'élève le plus près de moi me regarde.

— Mais c'est quoi ton nom, madame ? me demande-t-il.

J'ai oublié de dire mon nom. Une erreur de débutante, évidemment. Je me rappelle un truc qu'une suppléante a fait pendant mes stages et je dessine rapidement un « bonhomme pendu » au tableau afin de leur faire deviner mon nom. Je laisse tomber l'idée de la routine habituelle. Leur routine habituelle est déjà bouleversée par ma présence, de toute façon.

— Si tout le monde se tait, vous pourrez essayer de découvrir les lettres de mon prénom.

Ça fonctionne. Un élève lève la main, mais il commence à parler avant même que je ne l'interpelle :

— Elle est où, madame Nathalie ?

— Je ne sais pas. Elle devait se faire remplacer aujourd'hui, donc je serai là toute la journée.